

« De création et de critique »

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

Liberté a 40 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1999). « De création et de critique ». *Liberté*, 41(5), 39–42.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

« DE CRÉATION ET DE CRITIQUE »

J'ai collaboré pour la première fois à *Liberté* en 1979. En 1985, à la demande de François Ricard, j'ai entrepris une chronique de poésie. En 1986, c'est Yvon Rivard qui m'a invité à faire partie du comité de rédaction.

Pour diverses raisons, cette invitation m'a laissé indécis. La collaboration de l'extérieur me convenait mieux que l'engagement dans la « cuisine » d'une revue. Ma faible aptitude et mon peu de goût pour les discussions me disposaient mal à m'asseoir à des réunions. Les questions politiques et culturelles ne m'intéressaient peut-être pas suffisamment pour que je m'en mêle avec profit, et le monde où l'on me proposait d'entrer m'était étranger. Familier du bas de la ville, j'étais loin d'Outremont; j'avais rompu avec les façons universitaires depuis près de vingt ans; l'institution littéraire ne me disait rien et dans le monde intellectuel, j'ignorais si je me reconnaîtrais. Les deux ou trois fois où je m'étais trouvé parmi des gens de lettres, mort d'ennui, je m'étais éclipsé en pensant: « Ce n'est pas mon monde. »

En même temps, j'étais isolé, j'évoluais dans un univers où mes ruminations littéraires ne signifiaient pas grand-chose, et par moments l'envie d'en sortir me prenait. Si en général mes projets de publication de plaquettes ou de livres ne duraient pas plus de quelques jours, faute d'attention à y consacrer et d'intérêt réel, la

perspective de tout donner à une revue me plaisait. Ce serait un stimulant continu. Quelque chose aussi me touchait : on me tendait la main.

Dans la perplexité, j'ai demandé conseil à Pierre Vadeboncoeur qui m'a répondu, le 30 octobre 1986 : « *Liberté* : je crois voir, d'intuition, que la question ne se pose pas et qu'il va de soi que vous devez accepter. Pour la revue et pour vous-même. » J'avais confiance en celui qui donnait le conseil. J'y suis donc allé.

De mes débuts à *Liberté*, j'ai le souvenir d'une période de transition difficile pour la revue comme pour moi. La vague nationale qui avait porté *Liberté* perdait de sa force, et des abonnés que l'enthousiasme collectif avait attirés désertaient. Autre chose devait commencer, autre chose que du réchauffé, mais quoi ? De mon côté, aux réunions, je regardais les gens et je me disais : « Personne parmi ceux que je côtoie tous les jours n'imaginera jamais l'existence d'un pareil lieu. Qu'est-ce que je fais ici ? »

Je me suis finalement senti suffisamment à ma place dans un groupe que n'enrégimentait aucune ligne de pensée, qui n'avait pas de cause commune à promouvoir, aucune croisade à mener, et dont la direction était à l'opposé d'une dictature. On y faisait ce qu'on aimait. Apparente cause de fragilité, mais si je regarde les quinze dernières années, cette souplesse s'est révélée d'une solidité suffisante et peut-être plus grande que n'importe quelle espèce de rigidité.

Comment me suis-je situé par rapport à cette revue « de création et de critique » ?

Avec les années, j'ai apprécié de plus en plus qu'on laisse la langue rêver. Je ne parle pas des rêves du sommeil mais de la rêverie éveillée qui, dans les meilleurs moments, met en place un paysage mental nouveau, détendu et flottant. Je pense à une espèce de création libre, à base d'observation et d'imagination, d'où rien ne soit exclu et qui n'aboutisse à aucun genre défini. Par là

se constitue peut-être à la longue un monde un peu vivant à force de diversité, d'ubiquité et de mouvement. Dernièrement, dans *Walden* de Thoreau et dans les *Confessions* de Rousseau, j'ai redécouvert des éléments de ce genre spécial, que j'apprécie comme lecteur aussi bien qu'en écrivant, puisque j'essaie d'écrire ce que j'aimerais trouver plus souvent à lire.

Du côté de la critique, *La Presse* du 10 avril rapporte que, navré de l'incompétence générale, monsieur Guy Cloutier suggère de « confier aux départements de Lettres le soin de former des critiques ». Il pourrait donc sortir bientôt des départements un diplômé qui signerait « Untel, critique certifié par monsieur Cloutier ». Et de quoi traiterai l'article d'Untel ? D'un livre de monsieur Cloutier, car enfin les cours de monsieur Cloutier auraient rendu quelqu'un capable de toucher la substantifique moelle de l'œuvre de monsieur Cloutier, jusque-là inaccessible. J'exagère, bien entendu, pour faire ressortir que c'est plutôt l'indépendance qu'il faut au critique. « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. » Beaumarchais a toujours raison. Nul besoin des foudres monarchiques pour entraver la critique : la censure s'est intériorisée. Chacun la porte en soi, entière, et peut seul décider de passer outre. Ce qui ruine un critique, c'est la peur de nuire à sa carrière ou à ses fréquentations. Qui a des avantages à perdre — de pouvoir, de réputation ou d'argent — écrit ou s'abstient de le faire sous influence. Mises ensemble, toutes les phrases et les omissions sous influence attribuables à des critiques muselés par eux-mêmes donnent des publications qui sont des encensoirs ou des bouches publicitaires de l'institution. Il en émane un ronronnement de thermopompe qui a sans doute sa raison d'être et ses avantages, mais devient vite assommant. Puisse *Liberté* continuer à cultiver l'indépendance, et donc la critique ! J'ai donné dans ce genre assez souvent, sans gêne ni retenue. Il demande à être équi-

libré par d'autres pour qu'existe à la fin quelque chose d'aussi peu unilatéral, univoque ou classable que possible. Me revient un vers perdu, écrit il y a plus de trente ans, où il était question de « l'amour d'aller partout » à la recherche de mon monde. Cet amour me tient toujours et j'ignore où il m'emmènera.

Malgré mon horreur générale des réunions, j'ai souvent trouvé à celles de la revue le charme d'une soirée au bingo. J'y revoyais des amis dans un cadre dépaysant et la rigolade était fréquente et libératrice. Avant toute autre, c'est cette image de *Liberté* que j'emporterai, parce que le côté collectif, national, social ou socioculturel de la littérature m'a toujours tenu à distance, persuadé que je suis qu'à ses risques et périls, toute tentative d'art doit être indépendante et ne l'est même jamais assez.